

Lénine au IIIe congrès du Komintern

Jacques Mesnil

Source: «l'Humanité», 21e année, n°7335, dimanche 27 janvier 1924, p. 2.

C'était pendant l'été de 1921, au IIIe Congrès de l'Internationale Communiste. Congrès brillant, où l'on avait voulu donner, tant par le nombre de pays représentés que par le nombre de délégués de chaque pays, une impression de force.

La Révolution se trouvait à un tournant dangereux. L'année précédente, au IIe Congrès, l'on était en plein triomphe : l'ennemi extérieur était vaincu, l'armée rouge avait même pu prendre l'offensive contre les aventuriers polonais poussés par les puissances de l'Entente. L'Italie était en effervescence et, d'un jour à l'autre, on pouvait s'y attendre à une généralisation du mouvement prolétarien et une action politique concordante. La révolution victorieuse en Italie, c'était un point d'appui solide dans l'Europe occidentale et la possibilité de l'extension graduelle du mouvement aux autres pays.

Mais depuis, par la trahison des chefs des syndicats et l'inertie des chefs socialistes, l'occupation des usines avait abouti à un échec, la réaction avait repris le dessus, La Russie des Soviets restait seule en attendant qu'une autre guerre ou l'accroissement de la détresse économique générale déterminât de nouveaux soulèvements populaires dans les États capitalistes,

Il avait fallu s'adapter à cette situation, renoncer momentanément à des réalisations que l'on croyait prochaines, accepter un régime de transition, rouvrir la porte à l'entreprise privée, s'exposer à l'intérieur aux attaques insidieuses de l'ennemi dont on était parvenu à repousser, les armes à la main, les attaques violentes venues du dehors.

La nouvelle politique économique était grosse de dangers pour la Révolution. Mais, il n'y avait pas d'autre voix : le « *pilote aux yeux froids* » n'hésita pas ; il donna un violent coup de barre à droite : « *un frisson nous traversa tous* »¹

Cet été-là, il ne se montra guère au Congrès il était, tout occupé du souci de la N.E.P. et de la préparation des décrets qui jour par jour ouvraient de nouvelles brèches dans l'armature communiste de la Société.

Mais, quand il parlait, l'émotion n'en était que plus grande. Il arrivait sans se faire remarquer, il ne se mettait pas en avant, mais il ne cherchait pas non plus à se dissimuler : il s'asseyait au bureau au second rang, parfois même il s'installait sans façon sur les degrés de l'estrade, pour mieux écouter un orateur. Aucun souci de décorum en lui, une simplicité parfaite, un complet oubli de soi-même ; il ne voulait jouer aucun personnage, il se contentait d'être ce qu'il était.

1 [Henriette Roland-Holst](#), dans le poème « *A Lénine* », publié dans *l'Humanité*.

Tout son prestige dérivait de sa valeur intrinsèque. Il n'avait recours à aucun effet extérieur. Était-il orateur ? Certes, non, dans le sens que l'on attache généralement à ce mot : il n'avait pas un organe harmonieux, ses phrases n'étaient pas bien rythmées, son geste n'avait point d'ampleur, son attitude point de grâce.

Toute l'efficacité de ses discours résidait dans son argumentation : et encore cette argumentation n'était-elle point faite pour satisfaire les raffinés du raisonnement, les chercheurs de subtilités. Lénine parlait avec une simplicité presque populaire ; il mettait en relief quelques points essentiels de son sujet, répétait sous différentes formes quelques arguments très clairs et très frappants. Et ces arguments, d'un bon sens robuste, étaient formulés d'un ton péremptoire qui n'admettait pas de réplique, avec une certaine ironie âpre qui dénonçait chaque manque de jugement, chaque erreur de raisonnement, mais sans s'attaquer à l'adversaire en tant qu'individu, sans sortir du sujet même de la discussion.

Cette année-là il en avait aux gens de « gauche » ; la gauche, c'étaient tous ceux qui mettaient la théorie au-dessus de la pratique, qui invoquaient les principes au moment où il fallait se tirer d'affaire par des expédients, qui se livraient à des critiques qui pouvaient être décourageantes alors qu'il importait avant tout de tenir et de durer.

La question des « gauches », sans être précisément inscrite à l'ordre du jour, dominait tout le Congrès. Lénine attaquait le K.A.P.D.², cette gauche communiste allemande dont les représentants passaient leurs nuits à taper à la machine à écrire d'interminables thèses toutes hérissées de considérations théoriques. Il critiquait aussi les communistes italiens qui venaient de fonder leur parti et étaient plus riches de théories que d'expérience : il montrait à l'un d'eux ses erreurs dans l'emploi des termes et lui déclarait sans ménagement qu'il ne savait pas l'ABC du communisme, mais il le faisait comme un maître instruit et expérimenté réprimandant un élève qui s'est contenté d'un à peu près, au lieu d'étudier et de réfléchir à fond. L'intention était plus didactique que polémique, le geste et l'attitude aussi : debout, penché vers ses auditeurs et se déplaçant parfois, il semblait, du geste, de la parole et du regard, vouloir leur faire entrer dans la tête les arguments qu'il reprenait sous la forme la plus évidente, la plus directement compréhensible. Rien de doctoral ou de professoral, à la manière des Allemands, mais un accent persuasif et une manière d'expliquer les choses qui ne craignait pas d'être élémentaire.

Je l'entends encore parler des anarchistes, dont la « gauche » avait parfois, selon lui, le tort de se rapprocher par certains de ses arguments : « *des anarchistes* » disait-il avec une sorte de dédain, et la fin du mot passait comme un sifflement dans sa bouche, « j'en ai connu quelques-uns dans ma vie », et il ajoutait d'un ton bref, rapide et tranchant : « *Mit diesen Leuten, haben wir nichts zu tun* » (avec ces gens-là, nous n'avons rien à faire).

Ils avaient été des alliés dans la Révolution d'octobre, mais à ce moment là les anarchistes n'étaient plus pour lui que des gens exerçant une critique stérile qui pouvait entamer la force de résistance du gouvernement soviétique. Il fallait durer, durer à tout prix pour tenir tête à la coalition des États capitalistes prêts à profiter de chaque défaillance comme de chaque critique, pour combattre l'ennemi à l'intérieur à la faveur des concessions économiques.

2 Le Parti communiste ouvrier allemand (*Kommunistische Arbeiterpartei Deutschlands*, KAPD) fut créé en avril 1920 par des « communistes de gauche » expulsés du Parti communiste allemand et compta parmi ses dirigeants Herman Gorter, Otto Rühle ou encore Paul Mattick. Il se refusait à toute participation électorale. En novembre 1920, afin de faciliter l'unification de toutes les forces communistes en Allemagne, le KAPD fut admis au Komintern en tant que membre sympathisant et encouragé à fusionner avec le Parti communiste d'Allemagne, ce que ses dirigeants refusèrent, décidant même de quitter l'Internationale communiste en 1921. Miné par des scissions, le KAPD se réduisit rapidement à un groupuscule, la plupart de ses membres rejoignant le Parti communiste allemand. (Note MIA)

Moment tragique s'il en fut !

Mais aucune crainte, aucun doute ne perçait dans la voix de cet homme : c'était toujours la même assurance, la même fermeté, la même confiance en l'avenir, la même maîtrise des événements : combien de ceux que l'écoutaient soupçonnaient-ils que la famine' était aux portes et qu'elle allait décupler les difficultés auxquelles la mise en pratique de la nouvelle économie devait donner lieu ?

On tournait des films au IIIe Congrès de l'Internationale : chaque fois qu'un des orateurs les plus connus parlait, les projecteurs l'inondaient brusquement d'une lumière éblouissante. Chacun se défendait à sa manière ; au bout d'une minute Trotzky protestait ; [Clara Zetkin](#) criait tout de suite ; quant à Lénine, il ne disait rien, mais faisait aussitôt un pas en avant sur l'estrade de façon à se mettre hors de la portée du projecteur et il continuait sa démonstration comme si de rien n'était, décourageant l'opérateur en se déplaçant encore si celui-ci tentait de récidiver.

Qu'importait sa personnalité ? Il n'était pas, lui, « un dictateur », il n'avait aucune vanité personnelle, le sentiment du moi semblait étranger à sa nature ; il formait le contraste le plus absolu avec Mussolini.

Lénine était l'incarnation d'une idée, l'incarnation de la « dictature du prolétariat » et tout ce qu'il faisait tendait à réaliser cette dictature, à faire triompher la Révolution : il ne cherchait point à établir un pouvoir personnel, à être quelque chose qui ressemblât à un souverain. Et l'absence de tout appareil dans sa tenue comme dans son train de vie correspondait à l'absence de tout désir de s'approprier fût-ce une parcelle de son formidable pouvoir.

Naturellement, nul ne peut faire abstraction de sa personnalité : c'étaient bien ses idées que Lénine cherchait à réaliser, mais il ne cherchait pas à mettre sa personne en avant, et cette absence même de personnalisme donnait à ses idées le maximum d'objectivité possible.